Philologie des textes bouddhiques d'Asie Centrale

Philologie des textes bouddhiques d'Asie Centrale

Conférences de l'année 2011-2012

Georges-Jean Pinault

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1525>

DOI : 10.4000/ashp.1525

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 299-304

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Georges-Jean Pinault, « Philologie des textes bouddhiques d'Asie Centrale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 144 | 2013, mis en ligne le 07 novembre 2014, consulté le 05 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1525> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1525>

PHILOLOGIE DES TEXTES BOUDDHIQUES D'ASIE CENTRALE

Directeur d'études : M. Georges-Jean PINAULT

Programme de l'année 2011-2012 : I. *Syntaxe tokharienne*. — II. *L'expression du féminin en tokharien et dans d'autres langues*.

La présence de plusieurs étudiants intéressés par le sujet de la première conférence a permis de donner un cours complet de syntaxe tokharienne, qui s'est pratiquement étendu sur toute l'année scolaire. Il n'existe pas encore de description d'ensemble des faits syntaxiques des deux langues tokhariennes, bien que plusieurs secteurs aient fait l'objet de monographies. Les manuels de tokharien ne comportent pas de chapitre spécifique consacré à la syntaxe. Plutôt, les faits syntaxiques sont évoqués à propos des différents morphèmes, par exemple à propos des affixes casuels, des paradigmes de pronoms démonstratifs, des suffixes de noms verbaux, etc. Les observations sont très succinctes. C'est notamment le cas dans le manuel allemand qui couvre les deux langues tokhariennes (A et B) : *Tocharisches Elementarbuch*, Bd. I : *Grammatik*, par W. Krause et W. Thomas (Heidelberg, 1960). La syntaxe était totalement absente de la grammaire du tokharien A rédigée par E. Sieg et W. Siegling avec la collaboration de W. Schulze : *Tocharische Grammatik* (Göttingen, 1931). Une bibliographie des contributions disponibles sur la syntaxe tokharienne a été préparée et commentée. On peut classer les contributions les plus significatives de la manière suivante : 1) Système casuel : monographies de B. Kölver (1965) sur les cas dits « secondaires », de G. Carling (2000) sur les cas à valeur locale, surtout sur la distribution du locatif et du perlatif; article de St. Zimmer (1985) sur le génitif adnominal; monographie de W. Thomas (1983) sur l'emploi directif de l'oblique (accusatif). — 2) Expression de la comparaison, dans des langues qui n'ont pas de suffixe de comparatif : article de W. Thomas (1958). — 3) Noms verbaux : monographies de W. Thomas sur les adjectifs verbaux (gérondifs) en tokh. B *-lle*, A *-l* (1952), sur l'infinitif (1954), de R. Dietz (1981) sur le participe présent. — 4) Démonstratifs : monographie de P. Stumpf (1971) et long article de G.-J. Pinault (2009). — 5) Adjectifs non fléchis : monographies de W. Thomas, sur B *māka*, A *māk* « beaucoup » (1995) et B *po*, A *puk* « tout, tous » (1997). — 6) Phrase complexe, conjonctions de subordination, etc. : articles de G.-J. Pinault (1997), de O. Hackstein (2004). — 7) Modes : articles de G.-J. Pinault (2005) sur certains emplois de l'impératif, de W. Thomas (1958, 1981) sur l'ordre et la défense; thèse de doctorat de M. Peyrot sur le subjonctif (2011), qui doit paraître en 2013. — 8) Ordre des mots : monographie de St. Zimmer (1976). — 9) Temps et aspect : monographie de W. Thomas (1957) sur l'emploi du prétérit, de l'imparfait et du parfait périphrastique. — 10) Préverbes, prépositions et postpositions : articles de J. H. W. Penney (1989) et O. Hackstein (1997). — 11) Valeurs de la voix moyenne : monographie de K. T. Schmidt (1974). — 12) Emplois de diverses particules et conjonctions, dans plusieurs articles de W. Thomas : A *yo*, B *wai* (1967), A *śkam*, B *spä* (1967), A *oki*, B *ramt* (1968), B

tumem, *A tmäs* (1978), *B tane / tne* et *ñake / ñke* (1979), *B śale / śle*, *A śla* (1979), *B nano*, *A num* (1988). Dans le présent contexte, il n'est pas question de donner une bibliographie exhaustive. Nombre de ces études suivent une méthodologie désuète, et considèrent les faits de manière isolée, sans recourir à la typologie ou à la comparaison avec des faits comparables dans d'autres langues indo-européennes. Plusieurs des monographies ne sont accessibles qu'en bibliothèque. Un autre point commun des études antérieures aux années 1990 est de se fonder sur un corpus de textes assez limité, qui correspond pratiquement au contenu du deuxième tome du *Tocharisches Elementarbuch*, Bd. II : *Texte und Glossar* (Heidelberg, 1964). Pour plusieurs problèmes, il faut prendre en compte un plus grand nombre de textes, à partir des éditions disponibles. Une difficulté réelle tient au fait que la plupart de ces textes ne sont pas traduits. Pour envisager n'importe quel problème de syntaxe tokharienne, il faut donc commencer par lire et traduire de nouveaux textes, ou des parties de textes qui n'ont pas fait l'objet de traductions jusqu'à présent. Enfin, pour une grande partie des faits syntaxiques, il faut d'abord procéder à des relevés systématiques à partir des éditions disponibles. Par conséquent, on ne peut pas dire que rien n'a été fait en syntaxe tokharienne, mais dans le même temps on doit admettre que (presque) tout reste à faire.

On a considéré l'ensemble de la syntaxe selon un plan qui permettrait aux linguistes habitués à la syntaxe des autres langues de se retrouver dans les faits tokhariens, ce qui n'est guère possible si l'on consulte le *Tocharisches Elementarbuch*. *Ma Chrestomathie tokharienne* (2008) ne comporte pas non plus de syntaxe, malgré son nombre élevé de pages. En effet, il était alors plus urgent de traiter de manière systématique les faits de phonologie et de morphologie, et de donner les traductions d'un nombre significatif de textes : leur commentaire comporte évidemment des remarques relatives à la syntaxe. Une présentation de la syntaxe tokharienne aura donc le plan suivant, en six grands chapitres, où tous les faits trouvent une place bien définie. — 1. Fonctions syntaxiques : sujet, prédicat, objet. 1.3. Sous la fonction « objet » est traitée la construction d'appartenance avec le génitif et le verbe « être » (ou la copule), comme équivalent du verbe « avoir ». 1.4. Sont traités ensuite les compléments de substantifs, et d'adjectifs (sous ce dernier point, expression de la comparaison). 1.5. Sous les compléments adverbiaux sont décrits les fonctions suivantes et leur expression par des cas ou des postpositions qui gouvernent divers cas : but et direction, instrument, association, manière, cause, origine et séparation, lieu et temps, extension, attribution. — 2. Ordre des mots 2.1. Dans la phrase. 2.2. Dans le syntagme nominal. 2.3. Place des clitiques. — 3. Organisation interne. 3.1. Accord en nombre, en genre, en cas. Le dernier point comporte la description de la « flexion de groupe », selon le terme habituel. 3.2. Réflexivité et réciprocity. 3.3. Anaphore. 3.4. Expression de la nomination (nom propre + *B ñem*, *A ñom* « nom »). 3.5. Quantificateurs. 3.6. Négation. 3.7. Coordination intra-phrastique, au moyen de particules, bien que l'asyndète demeure tout à fait courante. 3.8. Phrase nominale, verbe « être » et copule. 3.9. Périphrases avec le participe prétérit, les gérondifs, construits comme attributs du verbe « être » ou en phrase nominale. 3.10. Emplois de l'infinitif. — 4. Types de phrase. 4.1. Assertion. 4.2. Interrogation. 4.3. Ordre et défense. — 5. Phrases complexes. 5.1. Coordination inter-phrastique. 5.2. Complétives et interrogation indirecte. 5.3. Subordonnées adverbiales : temps, lieu, cause, but, conséquence, condition concession,

comparaison. 5.4. Propositions relatives : restrictives et non restrictives. — 6. Pragmatique. 6.1. Modes : subjonctif, optatif. 6.2. Modalités aléthique et déontique, exprimées respectivement par des adverbes et par les gérondifs. 6.3. Deixis : emploi des divers types de démonstratifs. 6.4. Vocatif et interjections. Tous les faits ont été illustrés par des listes d'exemples distribuées aux auditeurs : ces exemples ont été traduits et expliqués. Ils étaient tirés des études citées plus haut et des relevés du directeur d'études. Il n'a pas été possible de traiter avec autant de détail tous les points énumérés. Dans le présent contexte, je donne seulement un choix des points décrits et analysés. Plusieurs faits ont donné lieu à une approche nouvelle. Sur la base d'un corpus strictement défini de textes en prose, il a été confirmé que l'ordre non marqué des constituants est S(ujet) O(bjet) V(erbe). On a surtout insisté sur les diverses déviations de cet ordre des mots, par antéposition (*fronting*), dislocation (à droite, à gauche), extraposition. Dans le syntagme nominal, le déterminant précède normalement le déterminé ; en cas de plusieurs déterminants, l'ordre de base est : démonstratif + adjectif + substantif. Dans les textes poétiques, qui sont versifiés, ces schémas d'ordre des mots sont en partie bouleversés, le plus souvent pour des raisons de rythme et de séparation des mots (césure). Il reste à voir si une composante accentuelle du mètre tokharien peut expliquer certains déplacements.

Les clitiques (section 2.3) ont fait l'objet d'un traitement détaillé. Il faut distinguer les particules qui portent sur un constituant et les particules de phrase. Ces particules ont des valeurs diverses : coordination, emphase, argumentation, etc. Elles sont régulièrement placées après le premier mot de la phrase, dans la position dite de Wackernagel, et elles peuvent de ce fait provoquer la tmèse d'un syntagme. En plus de la loi de Wackernagel on a vérifié que les deux langues tokhariennes ont des chaînes de clitiques, qui sont révélées par les particules complexes, ou par la forme de particules apparemment « simples ». Un certain nombre de mots à valeur pragmatique ou emphatique, qui ont été classés comme des particules clitiques sont en fait d'un type différent, parce qu'ils peuvent être placés en début de phrase. Le plus fréquent des clitiques de constituants est la particule emphatique AB *-k*, qui repose sur une forme longue d'une syllabe (**kă*), comme le prouve le déplacement d'accent qui se produit en tokh. B. Un cas particulier est celui des formes clitiques des pronoms personnels qui sont placées après le verbe, et qui sont dénommées habituellement « pronoms suffixés ». De fait, ils ne participent plus à la chaîne de clitiques placée en début de phrase, bien qu'ils provoquent en tokh. B un déplacement de l'accent de la forme verbale. Pour expliquer la distribution en synchronie, on peut supposer que ces pronoms clitiques, qui référaient à un constituant de la phrase précédente ou de la même phrase, suivaient originellement des verbes en position initiale, selon un ordre des mots marqué (VSO ou VOS). La syntaxe des pronoms clitiques est traitée dans une section ultérieure (3.3), consacrée à l'anaphore : pour marquer la coréférence avec un constituant, les pronoms clitiques, qui ont une forme identique pour l'accusatif (oblique) et le génitif, et qui ne peuvent jamais référer à un sujet (sauf l'agent des noms verbaux en valeur passive), sont en concurrence avec les pronoms démonstratifs de valeur anaphorique. Il convient de distinguer de l'enclise le phénomène de syncope qui affecte aussi bien des mots lexicaux que des mots non lexicaux (particules, adverbes). Cette syncope affectait en tokh. B archaïque la syllabe initiale des mots de deux syllabes ou la syllabe médiane

des mots de trois syllabes, qui en principe était accentuée, quand elle se trouvait dans une position « faible » de la phrase. Le phénomène produit en tokh. B standard ou classique des doublets monosyllabiques de mots dissyllabiques, doublets qui sont propres aux textes poétiques, e.g. B *tane* vs. *tne* « ici », B *śale* vs. *śle* « ensemble », B *walo* vs. *wlo* « roi », B *wamer* vs. *wmer* « joyau ». En vers, on peut trouver aussi bien les formes monosyllabiques que les formes dissyllabiques, selon les besoins métriques : les premières sont exclues de la position initiale d'un pāda ou d'un cōlon. Les faits ont été décrits en partie par W. Thomas (voir les références données plus haut), sans être expliqués. Ce principe rend compte aussi du fait qu'un certain nombre de mots ont une forme qui présuppose une syncope de la première syllabe : pronom interrogatif/relatif tokh. B *kuse*, pronom indéfini B *ksa*, conjonction hypothétique B *kwri*, génitif singulier B *cpi/cwi* du pronom démonstratif masculin, pronom de 2^e personne singulier B *twe*, etc. Sauf pour B *twe*, qui a un rare doublet *tuwe*, la forme en deux syllabes a totalement disparu. Il faut donc admettre que ces mots étaient originellement placés en position faible, à l'intérieur de la phrase, qu'ils ont subi la syncope de leur voyelle initiale, et qu'ensuite la forme syncopée a été généralisée à tous les contextes, y compris la position initiale, sauf pour le pronom indéfini B *ksa*, qui est resté clitique. Sous la section 3.1, consacrée aux faits d'accord, on a abordé le phénomène assez répandu des adjectifs non fléchis, qui ne se distinguent pas d'adverbes, et qui ont parfois les deux emplois. Pour une part, ce sont des formes figées d'adjectifs originellement fléchis, et pour une autre part, des adverbes qui ont été intégrés par hypostase dans des syntagmes nominaux. En tout cas, cette catégorie a permis l'accueil d'un certain nombre de mots empruntés au sanskrit ou à des langues moyen-iraniennes.

L'emploi des absolutifs (tokh. B *-r-mem*, A *-r-ās*), qui réfèrent à une action accomplie avant l'action exprimée par le verbe principal de la phrase, a été traité après les subordonnées circonstancielles (5.3), parce que ces absolutifs peuvent être considérés comme la condensation d'une subordonnée temporelle. Cette formation est devenue très productive dans les deux langues, notamment dans les textes narratifs, où elle apparaît dans des syntagmes figés, e.g. B *te keklyaušormem*, A *tām kaklyušurās* « ayant entendu cela » (skr. *tac chrutvā*), B *te weweñormem*, A *tām wewñurās* « ayant dit cela » (skr. *tad uktvā*). Sauf exception, l'agent du verbe à l'absolutif est identique à l'agent du verbe principal. L'absolutif, comme les autres noms verbaux, peut recevoir des compléments. Du point de vue formel, l'absolutif est l'ablatif figé d'un substantif verbal, un nom d'action basé sur le participe prétérit, ce qui explique la valeur d'antériorité. Par conséquent, bien que l'absolutif corresponde sur le plan narratif à l'emploi de l'absolutif (ou gérondif, angl. *gerund*) du sanskrit en *-tvā* (en *-ya* dans les verbes préverbes), il n'en est pas le calque morphologique : en effet, ce dernier est formé directement sur la racine, et il était devenu quasi impossible de retrouver son origine comme forme casuelle figée d'un nom d'action, à savoir l'instrumental singulier d'un nom en *-tu-*. De façon partiellement parallèle, la formation de l'absolutif est entièrement grammaticalisée en tokharien, et il est impossible d'y reconnaître aucune des fonctions vivantes de l'ablatif. Il est probable que le succès de l'absolutif est dû à sa capacité de traduire le gérondif fréquent dans les textes narratifs du sanskrit. Il peut aussi être comparé aux formations de co-verbe (*converb*) qui sont courantes dans les langues turques, et qui sont aussi des formes adverbiales (au moyen de divers suffixes)

des verbes, ce qui permettrait d'envisager un fait aréal. De fait, quand on dispose de textes parallèles, on observe que l'absolutif du tokh. A est régulièrement traduit par un co-verbe en turc ancien. Pour expliquer l'emploi de l'ablatif pour former l'absolutif, le plus simple est d'y voir la copie de l'ablatif présent dans les conjonctions de coordination B *tumem*, A *tmäs* (< **täm-äs*) « après cela, ensuite, dès lors », qui débute couramment chaque nouvelle phase d'un récit : ce sont évidemment les calques de skr. *ta-tah*, qui repose sur l'ablatif (avec affixe adverbial *-tas*, devenu désinence en sanskrit) du démonstratif neutre, et dont l'emploi est le même. Dans l'extension de l'ablatif à l'absolutif, on constaterait donc l'application à la syntaxe et à la morphologie d'une structure discursive. De l'absolutif, il faut entièrement distinguer l'emploi de noms verbaux au perlatif dans quelques exemples : ceux-ci expriment la cause ou la manière, et cette construction n'a jamais concurrencé l'absolutif. Il faut en outre distinguer l'absolutif, qui est un adverbe déverbatif, d'une construction absolue, du type du génitif absolu du grec ancien ou de l'ablatif absolu du latin, où l'agent du nom verbal est exprimé. Les rares exemples allégués par les auteurs du *Tocharisches Elementarbuch* (t. I, p. 83, § 74.7) forment une courte liste qui ne peut pas être augmentée : ils sont tous au génitif, et appartiennent à des textes qui sont fortement influencés par le sanskrit, où cette construction est devenue fréquente. Tous les faits syntaxiques du tokharien peuvent trouver une place dans le plan donné ci-dessus. Il faut reconnaître que plusieurs points doivent faire l'objet d'enquêtes plus approfondies. Cette description de la syntaxe tokharienne fera partie d'une publication en préparation.

Faute de temps, le second sujet n'a pas pu être traité à égalité avec le précédent. Il a fait l'objet de quelques exposés, qui ont permis de rappeler quelques points. Il faut insister sur le fait que le tokharien commun ne se différencie pas des langues indo-européennes classiques pour ce qui concerne l'expression du féminin au moyen des reflets des suffixes **(e)h₂-*, pour les noms thématiques et **-ih₂-*, pour les noms athématiques. Ce fait massif ne doit pas être occulté par le fait qu'une partie des adjectifs thématiques présentent au féminin singulier des formes qui pourraient s'expliquer de manière linéaire par le reflet de **-ya-*, issu d'indo-eur. **-ih₂-*. Ce développement devrait être analogique, et plusieurs scénarios peuvent être envisagés. En tout cas, il me paraît fallacieux d'en déduire une fonction plus large du suffixe **-ih₂-*, qui aurait été employé en proto-indo-européen aussi bien pour les noms thématiques que pour les noms athématiques. Depuis plusieurs décennies, la question d'une relation étymologique entre le formant **-h₂-* des deux suffixes de féminin, et le suffixe d'abstrait/collectif **(e)h₂-*, qui donne aussi la désinence de pluriel neutre, est dans une impasse. Puisqu'il semble que ce suffixe était originellement de genre neutre, son transfert partiel au féminin reste une énigme. Néanmoins, des progrès ont été faits sur la définition sémantique du collectif, et sur le fait qu'il repose, avec ou sans suffixe **-h₂-*, sur la substantivation d'adjectifs à valeur de possession (« pourvu de vaches » > « richesse en vaches ») ou d'appartenance (« royal, qui relève du roi » > « royaume »). Par ailleurs, si l'on admet que le système à deux genres (animé et neutre) de l'anatolien reflète l'état proto-indo-européen, qui est d'une grande banalité sur le plan typologique, l'apparition du genre féminin doit s'expliquer très simplement par une scission à l'intérieur du genre animé (ou « commun »), lequel a différencié secondairement le féminin du masculin. Malgré des tentatives méritoires, il ne semble pas qu'on puisse voir dans le féminin le produit

de l'individualisation d'abstraites ou de collectifs, au moyen du fameux suffixe $*-h_2-$ (selon l'évolution « c'est une beauté » > « c'est une belle »), puisque ce processus d'individualisation peut donner aussi bien des masculins (déjà connus par plusieurs langues, dont une langue anatolienne, le lycien). De plus, ce phénomène concerne plusieurs formations suffixales, et il s'est avéré impossible jusqu'à présent de rendre compte de l'extension au féminin d'un seul suffixe. Le succès de $*-h_2-$ dans l'expression du féminin présuppose la distinction préalable du genre féminin en tant que tel, par contraste avec le masculin. On ne peut pas renvoyer sans cesse à une nébuleuse de motivations ce fait pourtant central. Il n'est pas utile de répéter ici l'hypothèse que j'ai formulée dans un article (« L'origine déictique du genre féminin en indo-européen », *BSL* 106, 2011), qui est paru au début de l'année 2012. Ma théorie est cohérente avec le rôle attribué par plusieurs linguistes (Jacobi, Meillet, Martinet, entre autres) aux pronoms démonstratifs dans l'ensemble du processus. Il reste de fait certains points à clarifier et à amender pour expliquer l'adoption du genre féminin par une majorité de formations d'abstrait dénominatifs et de noms d'action. Mais il est désormais impossible de supposer, comme l'admettait Johannes Schmidt dans son livre célèbre, et par ailleurs excellent (*Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra*, Weimar, 1889), qu'ils sont de genre féminin parce qu'ils l'ont toujours été, et parce que le pluriel neutre en $*(e)h_2-$ était originellement un collectif, fléchi au singulier, et de genre féminin. Il est vrai qu'on a un peu, voire beaucoup, abusé de l'identité fonctionnelle de l'abstrait et du collectif.